

De François Simiand à Pierre Bourdieu

Les fondements d'une économie radicalement sociologique

Frédéric Lebaron

Depuis ses premiers travaux ainsi que depuis les premières livraisons de la revue *Regards sociologiques* (voir notamment les numéros 8 « Economie », 12 « Sur des grèves », 21 « Le néolibéralisme », etc.), en passant par son combat pour diffuser l'œuvre de Maurice Halbwachs¹ et les thèses de doctorat qu'il a encadrées, Christian de Montlibert n'a cessé de participer en première ligne à l'entreprise collective visant à promouvoir un *regard sociologique sur l'économie*. Il a conçu ce regard comme une alternative à une théorie mutilée, fondée sur la représentation imaginaire d'un acteur rationnel sans histoire et sans contexte. Prolongeant les analyses de Halbwachs, il apparaît sur ce plan comme un digne héritier de l'école française de sociologie : l'économie fait partie des sciences sociales et, en tant qu'objet sociologique pas plus que comme domaine scientifique, elle ne jouit d'aucune position particulière qui justifierait de la traiter « à part ». Cela nous conduit à revenir sur les origines françaises de la sociologie économique, souvent réduite à ses développements états-uniens.

Largement « réapparue » avec les travaux de Granovetter² aux Etats-Unis, la sociologie économique trouve aussi, ne l'oublions pas, ses racines dans l'école française de sociologie, et en premier lieu dans les œuvres de François Simiand et de Maurice Halbwachs, comme l'ont montré Jean-Jacques Gislain et Philippe Steiner³. Depuis les années 1960, cette tradition s'est prolongée, mais aussi déplacée et enrichie, à travers l'œuvre « économique » de Pierre Bourdieu⁴. Le fil directeur de la conception de la « sociologie économique » présentée ici est l'idée qu'il est nécessaire de *reconstruire* les bases de la théorie économique à *partir de* la sociologie.

Cette idée rattache les œuvres de François Simiand et de Pierre Bourdieu à ce que l'on peut appeler une orientation radicale en sociologie économique. Elle les rapproche des « courants hétérodoxes » en science économique, en particulier l'économie historique d'inspiration marxiste et « régulationniste »⁵, plus que de la théorie néoclassique. En même temps, elle rompt radicalement avec le caractère spéculatif, normatif et non réflexif de nombreux travaux en économie politique, fût-elle critique. La dimension symbolique des processus économiques y joue un rôle essentiel, sans pour autant impliquer une vision purement contingente de l'ordre économique : il s'agit de penser la logique sociale de l'ordre symbolique de l'économie.

Après avoir rappelé que l'œuvre de Simiand exprime un « point de vue » singulier dans le champ des sciences sociales, nous nous attacherons à faire apparaître les parallèles entre Simiand et Bourdieu sur le plan méthodologique et sur la question des fondements d'une économie sociologique.

¹ Cf. Montlibert de Christian (dir.), *Maurice Halbwachs. 1877-1945*, Strasbourg, PUS, 1997.

² Cf. Granovetter Mark, *Le Marché autrement. Les réseaux dans l'économie*, Paris, Desclée de Brouwer, 2000.

³ Cf. Gislain Jean-Jacques, Steiner Philippe, *La sociologie économique. 1890-1920*, Paris, PUF, 1995.

⁴ Cf. en autres, Bourdieu Pierre, *Les structures sociales de l'économie*, Paris, Le Seuil, 2000 ; Bourdieu Pierre, « Le champ économique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°119, p. 48-65, 1997.

⁵ Sur les proximités entre les travaux de Simiand sur l'économie américaine et l'école de la régulation, voir Steiner, 2001.

1. Le « point de vue » de Simiand : une perspective radicale⁶

Dans le groupe durkheimien, la position de Simiand, auquel Mauss consacre une nécrologie particulièrement émouvante⁷, était dès le début relativement singulière. Bien qu'il détienne les propriétés sociales, scolaires et politiques caractéristiques des membres de ce groupe, et plus particulièrement du pôle des chercheurs décrit par Johan Heilbron (consacré par l'École de la République, normalien, philosophe, dreyfusard, socialiste, marginal par rapport à l'Université⁸), Simiand est aussi un chercheur solitaire, qui s'est construit une véritable « tour d'ivoire » : d'abord avec la section « sociologie économique » de *L'Année sociologique*, empire dans l'empire où il recense et critique avec une grande vigueur polémique une masse impressionnante de textes économiques, historiques et statistiques de toutes origines (ainsi que l'ont montré notamment Philippe Besnard⁹ et Philippe Steiner¹⁰); ensuite avec ses travaux qualifiés « de travail de bénédictin » (Lucien Febvre) sur les salaires, les prix, la monnaie présentés à un public restreint sans véritable volonté de les diffuser largement (comme le montre récemment Jean-Christophe Marcel¹¹); enfin avec sa « méthodologie » si souvent décrite comme pesante, laborieuse, qui ferait de son œuvre majeure *Le salaire, l'évolution sociale et la monnaie*¹² un « édifice grandiose dont on aurait oublié de retirer l'échafaudage », selon l'heureuse expression de Gaëtan Pirou¹³. Alors que Mauss, et même Halbwachs, semblent déployer à propos d'objets relativement divers des trésors d'inventivité théorique et empirique, Simiand a choisi les pentes les plus abruptes et les plus austères. Ce sont celles de la méthode statistique et de la théorie économique confrontées, pendant plus de trente ans, à un objet auquel il ne cesse de se consacrer : la dynamique cyclique des économies d'échange complexes, et en particulier des salaires, étudiée principalement à partir du cas français dans une période qui va de la fin du dix-huitième siècle jusqu'au début des années 1930.

Si Simiand échoue sans aucun doute à renouveler autant qu'il l'aurait souhaité les pratiques et les conceptions des économistes, des sociologues et même (dans une moindre mesure) des historiens, on peut aujourd'hui discuter de la nature de cet échec relatif, et en rechercher les causes, en particulier sociales. Mais il faut alors rendre justice à ce que l'on peut appeler le « point de vue » de Simiand. Il s'exprime de la façon la plus pure et la plus directe dans la méthodologie, de nature essentiellement statistique, telle qu'elle est exposée et déployée en premier lieu dans *Le salaire, l'évolution sociale et la monnaie* publié en 1932 en 3 volumes de 1357 pages (non compris les plis). Cela implique d'évaluer – au moins provisoirement – son *travail*¹⁴ à l'aune de ses propres critères et non d'une méthodologie abstraite et extérieure. Le point de vue de Simiand est à la fois original et radical. Sa

⁶ Les pages qui suivent reprennent une intervention au colloque « Marcel Mauss et son réseau », Maison des sciences de l'homme, 23 et 24 mars 2001.

⁷ Mauss Marcel, *Écrits politiques. Textes réunis et présentés par Marcel Fournier*, Paris, Fayard, 1997, pp. 754-757.

⁸ Cf. Heilbron Johan, « La métamorphose du durkheimisme 1920-1940 », in *Revue française de sociologie*, 1985, pp.203-237.

⁹ Cf. Besnard Philippe, « Le groupe durkheimien et le combat épistémologique pour la sociologie », in Gillard Lucien, Rosier Michel (dir.), *François Simiand (1873-1935). Sociologie-Histoire-Economie*, Paris, Editions des Archives Contemporaines, 1996, pp.25-29.

¹⁰ Cf. Steiner Philippe, « La sociologie économique dans *L'Année sociologique* (1897-1913) », in *ibid.*, pp.31-41.

¹¹ Cf. Marcel Jean-Christophe, *Le durkheimisme dans l'entre-deux guerres*, Paris, PUF, 2001.

¹² Simiand François, *Le salaire, l'évolution sociale et la monnaie. Essai de théorie expérimentale du salaire*, (Paris, Alcan, 1932), extraits dans Simiand François, *Méthode historique et sciences sociales. Choix et présentation de Marina Cedronio*, Paris, Editions des archives contemporaines, 1987, p. 359-512.

¹³ Cité par Frobert Ludovic, *Le travail de François Simiand*, Paris, Economica, 2000.

¹⁴ Selon l'expression de Ludovic Frobert, *Ibid.*

conception méthodologique de la « sociologie économique », qui n'est ni « déductive » ni totalement et purement « inductive », le rend largement inaudible de la grande majorité des économistes de son temps – pas seulement anglo-saxons – et, encore plus peut-être, de la grande masse des économistes du présent. Mais elle l'éloigne également, dans une certaine mesure, des sociologues qui se détourneront après la deuxième guerre mondiale de la « sociologie économique » au profit, notamment, de la « sociologie du travail »¹⁵, voire des historiens économiques même les plus acquis à ses positions (comme Marc Bloch et Lucien Febvre¹⁶). Sa « théorie expérimentale », ses démarches, ses résultats, sont à certains égards des objets épistémologiques non-identifiés, surtout dans un champ (la science économique internationale) qui se referme alors autour d'une *doxa* que Simiand avait toujours combattue. La science économique qui se construit dans les années 1930, est plus que jamais normative, conceptuelle et idéologique, mais désormais elle est *aussi* quantitative et statistique. La réception de Simiand parmi les économistes et plus largement les chercheurs en sciences sociales peut ainsi être analysée comme le résultat d'une communication impossible.

De l'observation à l'explication

L'originalité la plus apparente de Simiand tient sans doute dans le mode d'exposition de son travail. Il faut entendre par là, à la fois son style écrit, dont on a beaucoup parlé – « raboteux » selon Charles Rist, avec ses phrases longues, son vocabulaire plein de « scories philosophiques » (Lucien Febvre), exigeant et ascétique, ses inventions linguistiques, on n'ose dire littéraire, autant que méthodologiques – la « phénoménoscopie », qui doit être « effective », « suivie », « complète », les « constatations en succession » ou « en coexistence », les « préceptes de l'intégralité indépendante, de la ségrégation homogène, de l'identité de base, de la revue sélective, de l'imperfection équivalente », etc. Il faut également entendre par là l'*ordo exponandi* : si l'on met de côté l'avant-propos du *Salaires* où il résume ses résultats de façon assez plaisante (évoquant même le rôle de l'alcoolisme dans les progrès de la classe ouvrière), Simiand commence par exposer ce qu'il faut faire pour être scientifique dans le cadre expérimental, en infère ce que l'on peut faire en général en sciences sociales faute d'expérience de laboratoire, en vient à ce qu'il *voudrait* faire puis à ce qu'il a *pu* faire à propos des salaires, avant d'en arriver très progressivement à présenter ce qu'il *a fait*, en établissant d'abord le mouvement général des salaires, en le confrontant aux diverses circonstances de l'observation (c'est-à-dire à l'ensemble des variables qui peuvent se révéler la cause de son évolution). Cela repousse la première interprétation sociologique d'ensemble aux environs de la page 1050. Même lorsqu'il traite de chaque « dépendance » potentielle, il suit toujours très scrupuleusement l'*ordo inveniendi* (au moins reconstruit) de sa recherche : « détermination de la recherche », « constatations » tirés de l'analyse des données, « confrontation avec le mouvement des salaires » puis « interprétation ». Si le lecteur formé à l'économie spéculative attend un « modèle » simplifié de la réalité économique, celui-ci ne viendra donc qu'à la fin de la présentation sous la forme très particulière d'une « théorie expérimentale » induite des données et constamment référée à celles-ci, ce « monétarisme social à fluctuations incitatrices » qui accorde à la monnaie le rôle de *primum mobile* et aux actions et réactions des agents économiques, c'est-à-dire à une psychologie sociale dynamique, un rôle central dans l'évolution cyclique de l'économie. De plus toute la méthodologie de Simiand est présente dans chaque analyse locale, ne serait-ce qu'à travers les principes classificatoires qui organisent la présentation (l'opposition constatation/interprétation, l'usage systématique de lettres et de chiffres pour renvoyer à des éléments de la construction).

¹⁵ Cf. Heilbron Johan, « La sociologie économique en France », in *European Societies*, vol. 3, n°1, 2001.

¹⁶ Frobert Ludovic, *Le travail de François Simiand*, op. cit., p. 25.

Simiand écrit, il faut le dire, comme pour décourager le lecteur pressé et inattentif aux données. Il assume d'ailleurs explicitement cette conception élitiste, lorsqu'il écrit en note de l'avant-propos : « aux lecteurs qui voudront bien lire ainsi mon travail tout entier, je ne puis qu'exprimer d'avance mon remerciement ; et assurément je souhaite qu'ils soient le plus nombreux possibles. Mais n'ignorant pas combien les loisirs de lecture sont limités, je crois utile (...) d'indiquer ici moi-même quelle est, selon le temps qu'on voudra consacrer au présent ouvrage, la meilleure façon à mon avis d'en prendre une connaissance correspondante ». Il distingue alors « le lecteur qui ne voudra ou ne pourra y consacrer que quelques heures », celui qui voudra « y consacrer une heure à deux » et enfin celui qui « disposerait de moins encore » (p. X). Une enquête de réception s'imposerait ici : ce livre a-t-il été vraiment lu ? Il n'a pas été réédité autrement que par petits morceaux, n'a pas ou peu été traduit¹⁷, et il est peu cité autrement que sur le mode de la révérence, assez peu discuté pour ce qui est parfois présenté comme un « classique » (la principale exception provenant de l'histoire économique), rarement matière à enseignement.

La deuxième originalité de Simiand est plus proprement méthodologique : c'est une vision très particulière de l'*ordo inventiendi*, de ce qu'il faut faire pour s'approcher de la scientificité en science économique. On peut la résumer en trois points :

- (1) le primat absolu de l'*observation* la plus fidèle possible des phénomènes économiques dans tout leur déroulement temporel (qui se traduit par la notion de « phénoménoscopie effective, suivie et complète »), sur un objet convenablement isolé (« précepte de l'intégralité indépendante (ou de dépendance reconnue) »), ce qui implique de le décomposer de façon rigoureuse (« ségrégation homogène ») et de multiplier les « opérations intellectuelles » analogues (« pluralité des expériences » respectant le « précepte de l'identité de base »). Il s'agit de rapprocher par une attention extrême les opérations intellectuelles de l'économiste des opérations matérielles de l'expérimentateur et de tenter, dans des limites reconnues, de compenser les infériorités manifestes mais non irréductibles de l'économiste. Simiand réinsère en particulier dans l'observation économique les acquis de la méthode historique (la critique d'exactitude des documents) et leur ajoute une « critique d'aptitude »¹⁸, où il tient compte du fait que les données sont souvent observées par des non-économistes, à de toutes autres fins que l'analyse positive. Il commence à observer les données sans hypothèse sur des dépendances éventuelles.
- (2) le caractère construit et même théoriquement construit du dispositif d'observation (qui interdit de le qualifier d'empiriste) : c'est le rôle des bonnes classifications, comme celle de la section *Sociologie Economique* de *L'année sociologique*, en particulier parce qu'elles permettent de faire la « revue systématique des circonstances de l'observations » (à côté de la « revue empirique »), c'est-à-dire la liste des variables explicatives potentielles, dégagée de la connaissance des différentes théories et idées préexistantes, en allant des faits non-économiques aux faits économiques les plus constitutifs) ; la construction d'une définition qui soit la plus nette, la plus générale et la moins contestable, ce qui suppose au passage de partir du « sens commun », de l'usage et de les corriger. Le salaire renvoie par définition (sociale) à l'époque de Simiand au travail « ouvrier » ; après discussion sociologique, le salaire véritable est le salaire dit

¹⁷ Les rares exceptions (évoquées par P. Steiner dans une discussion de ce travail) sont des traductions « sauvages » utilisées dans des cours mais jamais publiées par des éditeurs académiques ou commerciaux. L'une des difficultés ici consiste à reconstituer le *lectorat réel* d'un auteur comme Simiand, dont le livre a pu être acheté, cité, sans être vraiment lu...

¹⁸ « Le fondement et la valeur de toutes les opérations et déterminations qu'il pourra comprendre [le traitement de cette réalité de fait] ne seront jamais dans l'esprit de l'opérateur, mais dans la conformité à l'objet. (...) Cela veut dire, non pas assurément que l'esprit ne puisse avoir à simplifier le donné pour l'étudier, c'est-à-dire à *abstraire* ; mais que cette abstraction devra suivre « les articulations mêmes de la réalité ».

« nominal », parce que seule la valeur monétaire affichée existe socialement) ; Simiand construit des notions « désirables » (par exemple le coût de l'opération ouvrière, le rapport du salaire à l'effet utile, le problème étant de les mesurer) ; puis il s'agit de confronter celles-ci avec l'« accessible » (critère d'aptitude)¹⁹ ; ensuite, c'est la réalisation d'opérations statistiques simples sur les données accessibles (calculs de moyennes arithmétiques en tenant compte du « précepte de l'imperfection équivalente » -Simiand n'excluant d'ailleurs pas de calculer des coefficients de corrélation dans un travail ultérieur-, courbes semi-logarithmiques) ; enfin, les constatations sont opérées à partir de l'analyse des courbes répétées sur des ensembles différents.

- (3) le statut de l'*explication causale* comme objectif ultime de l'interprétation sociologique des faits économiques et la subordination de cette explication au verdict répété des liaisons observées à partir d'ensembles bien identifiés. La « cause » d'un phénomène n'est pas une réalité métaphysique mais l'*antécédent* le plus universel, le moins substituable et le plus immédiat – et aussi, celui dont les variations sont de plus grande ampleur, comme dans la relation entre prix et salaires, puis entre disponibilités monétaires, prix et salaires. Parce que le phénomène se produisant se caractérise par des variations, Simiand cherche les antécédents à partir des « correspondances en succession » et non « en coexistence ». Seules de nombreuses séries chronologiques de bonne qualité (homogènes, continues, complètes) permettent de faire apparaître « à vue » des antécédences dans les variations, d'éliminer les simples « conditions » (tout varie mais certaines variations sont plus immédiatement déterminantes, c'est le « précepte de la liaison la plus étroite et de la sériation des dépendances »). Au contraire, la méthode comparative ne permet pas de sérier suffisamment les dépendances enchevêtrées dans la réalité.

Pour rendre justice au point de vue de Simiand, il ne faut pas séparer cette méthodologie de sa mise en œuvre et de ses résultats, car la lecture du *Salaire* est un « tout » : le précepte le plus obscur s'illumine lorsque Simiand s'y réfère face à un problème concret posé par ses données. On ne peut donc lire vraiment *Le salaire* qu'en refaisant avec Simiand chaque étape de la mise en œuvre, de la constatation, de la conclusion -le temps de la lecture ainsi conçue est sans doute très nettement sous-estimé par Simiand. Pour comprendre le cœur de ce processus d'observation, la place de la *visualisation des données* est décisive : c'est en observant et en comparant attentivement des courbes, dont les plus importantes sont reproduites en grand dans les plis du tome 3, que Simiand tire des conclusions, d'ailleurs en général très nuancées, prudentes, révisables.

Considérons les quatre courbes A, B (salaires), C (prix), D (monnaie) (cf. *Annexe I*). Face à leur diversité, leur aspect un peu « chaotique », Simiand recherche les conclusions les plus « générales » (cherchant à en extraire un ordre intelligible) : cela suppose de réduire le divers, d'écarter les exceptions ; d'inférer (au sens strict). Il observe dans tous les cas l'alternance de phases (hausse/baisse, hausse/stabilité, hausse forte/faible). Il recherche les antécédents pour chacune de ces phases et tente de généraliser ses observations : or, la datation est difficile et floue, en particulier du fait de la diversité des séries. Les fluctuations intra-décennales (prix) posent un problème spécifique que Simiand écarte ici du fait de données trop discontinues en matière de salaires.

Les raisons d'un échec. Quelques hypothèses

Une première hypothèse découle de l'analyse qui précède : l'ouvrage de Simiand est resté largement opaque et peu lisible par la communauté savante, le champ (les champs) qui

¹⁹ Simiand est conduit à mener une passionnante analyse historique de ce qu'est un document de salaire, une feuille de paye, un document comptable, etc.

l'a (l'ont) reçu et cela malgré le fait que Simiand expose de façon détaillée toutes ses opérations. De nombreuses citations vont dans ce sens, en particulier en ce qui concerne les économistes, principaux destinataires de l'ouvrage. Même les citations ou évocations très favorables sont souvent des témoignages d'admiration – celui de Mauss, évoqué plus haut, n'est pas le moindre. Mais, pour comprendre à quel point ce travail résiste en fait à une lecture charitable, il faut en évoquer d'autres caractéristiques. Simiand est un chercheur solitaire confronté à des masses de données informes qu'il rassemble, organise, discute, dissèque, compare, commente, etc. Il en oublie, au fond, de régler certaines de ses dettes à la communauté savante, en particulier durkheimienne, à laquelle il doit une partie importante de ses orientations théoriques et méthodologiques. Grand lecteur, infatigable auteur de notes critiques, combattant de choc face à l'histoire traditionnelle durant la première partie de sa carrière, il puise son inspiration à de nombreuses sources. Or, on ne peut cependant qu'être frappé par le faible nombre de références bibliographiques et de noms cités dans ses travaux « positifs » (en particulier si on les rapporte au nombre de pages écrites²⁰). Dans le seul premier tome du *Salair*, si on laisse de côté les citations de sources de données (qui occupent les pages 310 et *sq.* du *Salair* et d'organismes statistiques – l'office du travail et le Bureau International du Travail), Simiand cite, en général en note une trentaine d'« auteurs » : il s'agit pour la moitié des citations de ses propres travaux antérieurs, de Levasseur (4 fois, surtout en tant que producteur de données), du statisticien Julin (3 fois), d'évocations critiques de Le Play (3 mentions) et essentiellement de citations de philosophes et de mathématiciens qui viennent fonder l'analyse des propriétés de la méthode expérimentale. Durkheim et les durkheimiens ne sont pas cités avant le tome 2, où ils sont remerciés de façon un peu rapide. Simiand réalise à l'extrême le modèle du savant isolé – qui n'enseigne que pour un auditoire de *happy fews* –, coupé du reste du monde, seul face à des données recueillies par d'autres. Au fond, il propose un travail positif qui se défend lui-même, qu'il faut « prendre ou laisser ». Une partie des commentateurs se contenteront d'en résumer les conclusions ou d'en préciser la démarche, mais sans appliquer semblable démarche à un objet comparable ou chercher à la confronter à d'autres données nationales ou historiques. En ce sens, l'isolement de Simiand, son « drame »²¹ sont patents.

La deuxième hypothèse, complémentaire, renvoie à la structuration internationale du champ de la science économique dans les années 1930, moment où l'œuvre de Simiand connaît son maximum d'audience et de consécration, une sorte d'apogée. Simiand, esprit universaliste et internationaliste – comme les autres durkheimiens mais peut-être un moins que certains d'entre eux (comme le montre son adhésion très active à l'Union sacrée) –, écrit pour la communauté savante internationale. Mais il écrit en français, un français classique et scolaire, difficile à lire, exigeant en temps, en concentration. Simiand est reçu et consacré dans le monde francophone mais nettement moins ailleurs. Son œuvre suscite chez certains économistes anglo-saxons une critique presque de principe : l'article de Hicks de 1932 dans l'*Economic Journal* réduit *Le salair* à une validation empirique laborieuse de la théorie quantitative de la monnaie. Schumpeter, qui avait critiqué très violemment les prétentions de Simiand en 1914, sera toutefois admiratif dans les années 1950 pour sa méthodologie et l'information statistique qu'il produit. Mais les opérations statistiques menées par Simiand sont sans aucun doute perçues comme relativement triviales par nombre d'économistes des années 1930-40, de plus en plus souvent formés aux mathématiques ou à la physique (ce qui est de plus en plus vrai aussi des « nouveaux » historiens économiques). Au moment où se construit l'économétrie (qui fait le lien entre théorie économique, théorie des probabilités et statistique, comme le montre notamment Alain Desrosières²², 1993), l'échec relatif de

²⁰ La même observation vaut *a fortiori* pour le cours au Conservatoire national des arts et métiers.

²¹ Cf. Marcel Jean-Christophe, *op. cit.*

²² Voir Alain Desrosières, *La politique des grands nombres, Paris, La Découverte, 1993.*

Simiand provient aussi du fait qu'il apparaît alors comme un empiriste sans théorie formalisée. Il ne formalise pas la relation centrale qu'il pense avoir établi et critique le mécanisme et le simplisme de la théorie quantitative de la monnaie sur la base des faits : une forte variation de la quantité de monnaie entraîne une plus faible variation des prix²³. Il apparaît aussi comme un statisticien « excluant » tout autre matériau que quantitatif²⁴ mais dépourvu de modèle probabiliste et, plus largement, refusant les outils les plus « sophistiqués » (donc « modernes ») de l'économie (ne serait-ce que les techniques de régression) : il calcule des moyennes arithmétiques, compare de façon qualitative des courbes semi-logarithmiques, et il préfère l'analyse « à vue » des données à la construction d'un modèle théorique formalisé²⁵.

Simiand est pris entre deux « piliers » de l'économie « moderne » : la macroéconomie (dans un langage néoclassique, avec Hicks) et l'économétrie, qui permet de « tester » les modèles. Le troisième pilier, la comptabilité nationale, fragilisera un peu plus la position du chercheur empirique isolé, auteur de ses propres définitions « désirables », face aux appareils nationaux et internationaux de collecte et de production de données. Ceux-ci monopolisent les données « accessibles » et utilisent des outils technologiques de plus en plus sophistiqués pour les traiter. L'économie devient en même temps une *big science* de plus en plus caractérisée par le travail collectif, les investissements lourds²⁶. La démarche de Simiand est en porte-à-faux avec la méthodologie à la même époque dominante dans le champ de la science économique, qui se développe au contraire dans une dynamique inverse : (1) primat des hypothèses spéculatives formalisées sur la production de données ; (2) recueil de données standardisées dévolu aux appareils statistiques de grande taille à des fins de prévision et de diffusion de données agrégées et simples vers le public ; (3) subordination de l'administration de la preuve à la modélisation mathématique préalable des relations théoriques et de la forme des distributions statistiques (hypothèses de normalité, etc.).

La troisième hypothèse se réfère aussi à ce que devient le champ de la science économique dans les années 1930, cette fois dans sa relation avec un autre univers social, le champ politique. Car alors, c'est aussi, simultanément, le projet d'une économie sociologique qui est en partie disqualifié : empiriste, positive, historique cette économie apparaît de faible utilité dans le contexte de la « grande crise », qui va s'accompagner d'un changement de regard collectif sur l'action étatique face aux fluctuations de l'économie : le champ politique devient demandeur de solutions économiques fondées en raison. Chercheur autonome solitaire, Simiand est éloigné d'une science économique d'Etat avant tout tournée vers l'action et la politique économique (illustrée par X-Crise). Sa modestie relative en matière d'action politique sur l'économie (il croit plus en l'action rationnelle des mouvements sociaux qu'en une politique centrale autoritaire) l'éloigne du volontarisme planificateur et interventionniste qui accompagne alors le rapprochement de la discipline économique du pouvoir politique (création d'organismes de conjoncture, montée en puissance des économistes d'Etat). Son passage par le champ politique l'a vraisemblablement rendu plutôt méfiant et éloigné de la *doxa* des praticiens et des techniciens, sans qu'il abandonne jamais un socialisme rationaliste et ses solidarités de classe. Mais il est désormais sur ce terrain aussi un peu isolé et peut-être désabusé, loin de toute forme de prophétisme, cela dans une période où triomphent les prophètes (rationnels ou moins rationnels). En France, comme le montre Ludovic Frobort, Simiand devient surtout un enjeu dans les luttes entre libéraux (qui rejettent

²³ Ce qui justifie le parallèle souvent fait avec Mitchell et Kuznets.

²⁴ Cf. Mauss Marcel, *op. cit.*

²⁵ On peut ici opposer Simiand à Hicks. Hicks, qui fait en 1932 une critique vive de Simiand, formalise la théorie (conceptuelle et idéologique) de Keynes dans le cadre de l'économie mathématique.

²⁶ La seule véritable postérité de Simiand *sur ce plan* réside probablement dans le travail collectif mené par des historiens des *Annales* sur un mode très positiviste, autour de Labrousse.

son déterminisme rationaliste, sa philosophie de l'histoire hostile à la contingence, etc.), les interventionnistes qui condamnent son fatalisme ou au contraire se l'approprient, les socialistes inspirés par Keynes, etc. Dans sa « tour d'ivoire », un peu hautain, Simiand reste sans aucun doute socialiste mais refuse de suivre un mouvement d'optimisme volontariste qui ne reconnaît pas le fait selon lui majeur de la période : l'entrée dans une phase B de l'économie mondiale.

Simiand fascine à juste titre les durkheimiens qui considèrent son projet méthodologique comme particulièrement décisif pour la cause de la sociologie rationaliste et empirique et pour ses éventuels usages sociaux. Son échec est, au moins pour une part, le produit d'une transformation de la structure du champ des sciences sociales, qui voit l'économie radicaliser son statut de discipline normative et conceptuelle, en devenant à la fois plus statistique et plus politique.

2. De Simiand à Bourdieu *[enlever la note]*

Des sociologues de l'école durkheimienne qui se sont intéressés au « fait social économique »²⁷, François Simiand est sans doute le plus emblématique. C'est évident pour les historiens issus de l'école des *Annales* qui en ont fait sinon un « père fondateur », en tout cas un inspirateur et une arme dans leurs luttes scientifiques²⁸. Mais il est aussi le plus méconnu par les chercheurs contemporains, même lorsqu'ils travaillent au sein de domaines dans lesquels il s'était si fortement engagé, comme la « sociologie économique ». Dans le *Handbook of Economic Sociology* dirigé par Neil J. Smelser et Richard Swedberg et publié à Princeton en 1994²⁹, François Simiand – tout comme Maurice Halbwachs d'ailleurs – n'est par exemple cité qu'une seule fois, en introduction, en tant qu'élève de Durkheim³⁰, de même que dans l'ouvrage de Trigilia³¹. Dans l'ouvrage récent de Lévesque, Bourque et Forgues³², il n'est pas du tout cité. Celui qui, durant une trentaine d'années, s'est attaché à fonder l'économie comme science positive en faisant d'elle une branche de la sociologie générale³³ aurait donc finalement échoué (à l'aune, du moins, de la recherche internationale, c'est-à-dire d'abord américaine, contemporaine). La cause serait entendue : l'ambition d'une économie de part en part sociologique qui se substituerait à l'économie orthodoxe méthodologiquement fautive serait à la fois utopique et excessive³⁴.

²⁷ Steiner Philippe, « Le fait social économique chez Durkheim », *Revue française de sociologie*, n°33, pp. 641-661, 1992.

²⁸ Cf. les différentes communications sur ce point lors du colloque consacré à François Simiand tenu à Paris en 1992 : Gillard Lucien, Rosier Michel, *op. cit.*

²⁹ Smelser Neil J., Swedberg Richard (eds), *The Handbook of Economic Sociology*, Princeton, Princeton University Press, 1994

³⁰ La même citation de Neil J. Smelser fait référence à Halbwachs (p.12) et à Mauss (p.12), ce dernier étant cité une autre fois dans le *Handbook* son travail sur le don (p. 739). Durkheim fait l'objet au total de 14 citations, de même d'ailleurs que Pierre Bourdieu. Voir également sur ce point Heilbron, « La sociologie économique en France », *art. cit.*

³¹ Cf. Trigilia Carlo, *Sociologie économique. Etat, marché et société dans le capitalisme moderne*, traduit de l'italien par Catherine Drubigny, révisé par Marco Oberti, Paris, Armand Colin, 2002

³² Cf. Lévesque, Bourque, Forgues, *La nouvelle sociologie économique*, Paris, Desclée de Brouwer, 2001.

³³ Il le fait d'abord en collaborant à *L'année sociologique* où il est responsable de la section « sociologie économique », puis dans ses cours au Conservatoire national des arts et métiers, à l'École pratique des hautes études et enfin au Collège de France.

³⁴ C'est ce dernier aspect de la pensée de Simiand qui suscite le scepticisme de certains auteurs, pourtant sensibles à plusieurs apports théoriques et empiriques de son œuvre (Gislain Jean-Jacques, Steiner Philippe, *La sociologie économique. 1890-1920*, Paris, PUF, 1995 ; Steiner Philippe, « La sociologie économique dans *L'Année sociologique* (1897-1913) », *art. cit.*). Simiand se serait engagé dans un projet trop « radical » de refonte de l'économie contre l'économie orthodoxe, et la dimension critique voire polémique trop marquée de ses écrits serait une des raisons de cet insuccès.

Pourtant, le projet « radical » de Simiand a eu des suites qui vont au-delà du bouleversement, déjà incontestable, né du développement de l'histoire économique et sociale quantitative au détriment du culte ancien des « trois idoles » (idole politique, idole individuelle et idole chronologique) qui limitait l'histoire traditionnelle³⁵. Même faiblement cité, peu lu car souvent jugé « difficile », il reste présent dans la recherche contemporaine en sciences sociales, précisément pour avoir tenté de poser certaines des bases nécessaires au développement d'une économie résolument sociologique³⁶. Les travaux de Maurice Halbwachs se sont inscrits, pour une large part, dans son sillage et ont contribué à rendre plus crédible la faisabilité de ce projet en lui donnant corps en particulier dans le domaine du logement et de la consommation des ouvriers³⁷. L'œuvre de Pierre Bourdieu et l'ensemble des travaux qui s'inspirent du « structuralisme génétique » dans le domaine économique³⁸ peuvent être considérés à certains égards comme un prolongement et un dépassement de ce projet.

Les analogies sont nombreuses entre les trajectoires scientifiques de François Simiand, de Maurice Halbwachs et celle de Pierre Bourdieu. Comme Simiand³⁹ et Halbwachs⁴⁰, Bourdieu commence en effet son travail sociologique comme philosophe rationaliste critique qui *rompt* avec la scolastique philosophique⁴¹. Comme eux normalien d'origine modeste, consacré par l'institution scolaire républicaine, il dévie de la trajectoire canonique de « philosophe de la République » qui s'offre à lui pour se confronter aux enjeux politico-économiques de son temps, s'engageant résolument dans la crise algérienne sans pour autant devenir un militant professionnel et adhérer au « marxisme » sous sa forme alors dominante (qui impliquait l'adhésion au Parti Communiste Français, ou du moins un « compagnonnage de route »⁴²). Comme eux, il voit en effet dans la recherche sociologique empirique le cœur de cet engagement intellectuel et politique. Il considère que la sociologie – et en particulier la sociologie « économique » ou, mieux, qui ose une confrontation systématique avec la théorie économique comme l'ont fait Marx, Durkheim et Weber – doit être théoriquement inventive *et* se fonder sur des enquêtes, en particulier des enquêtes dites « quantitatives » (tout en récusant l'opposition « quantitatif/qualitatif »), sans pour autant réifier la statistique, produit d'un travail de construction. Tous trois, enfin, seront scientifiquement consacrés par l'élection au Collège de France et par la notoriété internationale (déclinante toutefois dans le cas de Simiand, comme nous le montrerons plus loin).

Les rapprochements les plus importants sont sans aucun doute ceux qui se réfèrent au projet et à la nature même d'une économie sociologique, et se déclinent autour de quatre grands axes : l'épistémologie de la science économique, la méthodologie et en particulier la conception de la statistique, la place accordée aux acteurs/agents économiques, et, enfin,

³⁵ Simiand François, « Méthode historique et science sociale. Etude critique : à propos des ouvrages récents de M.Lacombe et M.Seignobos », *Revue de synthèse historique*, 1, 1903, pp. 1-22 et pp. 122-157, repris dans Simiand François, *Méthode historique et sciences sociales. Choix et présentation de Marina Cedronio*, *op. cit.*, pp. 113-169.

³⁶ Philippe Steiner a montré à quel point la postérité de Simiand est présente dans **divers** domaines, et s'est perpétuée aussi grâce aux économistes regroupés dans la *Revue économique* (et pas seulement les historiens des *Annales*).

³⁷ Cf. Baudelot Christian, Establet Roger (1994), *Maurice Halbwachs. Consommation et société*, Paris, PUF.

³⁸ *On peut citer ici par exemple, en dehors des travaux de Pierre Bourdieu lui-même, ceux de Christian de Montlibert, Gabrielle Balazs et Jean-Pierre Faguer, Luc Boltanski, Jean-Claude Combessie, Yves Dezalay et Bryant Garth, Marie-France Garcia, Afranio Garcia, Michel Gollac, Odile Henry, Louis Pinto, Abdelmalek Sayad, Julien Duval, François Denord, et bien d'autres encore.*

³⁹ Gillard Lucien, Rosier Michel, *op. cit.*

⁴⁰ Montlibert Christian de, *op. cit.*

⁴¹ Pinto Louis, *Pierre Bourdieu et la théorie du monde social*, Paris, Albin Michel, 1999.

⁴² Cf. le recueil de ses « interventions politiques », Bourdieu Pierre, *Interventions politiques*, Marseille, Agone, 2002.

l'importance de la construction d'une théorie sociale des institutions et de la dynamique économique.

Une économie rationaliste critique

Une part importante de l'énergie intellectuelle de Simiand s'est concentrée sur l'épistémologie et la méthodologie des sciences sociales, et plus particulièrement sur la critique des *mauvaises postures savantes* et des *mauvaises catégories*⁴³. Cette orientation résulte de la place centrale occupée, dans l'activité scientifique, par la « polémique de la raison », sans laquelle la recherche risquerait de se réduire à la quête œcuménique du *consensus* académique. Comme les autres durkheimiens, Simiand déploie en effet une importante activité de lecteur critique des travaux d'économie, de sociologie économique et de sociologie générale de son temps. Il s'engage dans des polémiques parfois violentes, car cette recension se veut une véritable contribution au progrès de la science, ce qui suppose de faire un commentaire parfois féroce des erreurs les plus grossières mais aussi les plus subtiles. Cela lui vaut une réputation de polémiste vigoureux et intraitable, qui ne s'embarrasse guère des préséances hiérarchiques de l'univers académique.

Derrière cette posture critique se dessine en fait une conception unifiée de la science sociale, d'origine comtienne, qui vise à dépasser les faux clivages hérités de l'histoire, en grande partie arbitraire, des institutions académiques. C'est cette posture qui l'a conduit, au tournant du siècle, à adresser aux historiens une mise en demeure devenue célèbre, qui visait avant tout les routines de pensée et les habitudes pratiques de l'historien, beaucoup plus que les œuvres de Seignobos ou de ses homologues⁴⁴. L'historien tendrait en effet, du fait de ses habitudes de travail, à considérer le « fait historique » comme une singularité inexplicable et à refuser toute ambition proprement explicative à l'analyse historique. En faisant de la recherche des régularités statistiques l'une des démarches centrales de l'historien scientifique, Simiand contestait l'accumulation de « faits » sans principe théorique et le refus de chercher derrière les « événements » des antécédents non contingents. Il faisait du principe de nécessité un fondement de la recherche scientifique, dans les sciences sociales comme dans les sciences de la nature.

Parmi les erreurs « fatales » au développement d'une économie scientifique, la principale est sans aucun doute pour Simiand le caractère fondamentalement « normatif » de la posture de l'économiste « conceptuel » ou « idéologique »⁴⁵. Ainsi, l'économiste qui étudie le salaire commence très souvent par se poser la question du niveau légitime de salaire et de ce que celui-ci « devrait » être si l'économie fonctionnait « idéalement ». Certains font de l'ajustement du salaire une « norme » à partir de laquelle on peut étudier la réalité. Cette forme d'abstraction pourtant ne se réduit pas à un *moment* de l'analyse –ce qui la justifierait– mais l'imprègne dans sa totalité, conduisant l'économiste à se détourner de la connaissance de la réalité elle-même. De la même façon, les économistes liés au mouvement syndical ou aux mouvements sociaux tendent à faire la revendication salariale une sorte de postulat finaliste qui leur interdit d'étudier de façon vraiment positive les modalités de formation des salaires, les causes de leur hausse ou de leur baisse⁴⁶. Ils ne peuvent ainsi accepter l'une des principales conclusions empiriques de Simiand, à savoir que les mouvements de hausse des salaires dépendent principalement des phases de la dynamique économique globale dans laquelle se situe l'économie et que celles-ci soient plus commandées à long terme par les

⁴³ Ces adjectifs sont de moi, mais ils renvoient de façon assez à la posture « correctrice » de Simiand. Voir, Steiner Philippe, « La sociologie économique comme critique de l'économie politique », *L'Année sociologique*, 48(1), 1998, pp. 115-137.

⁴⁴ Simiand François, « Méthode historique et science sociale. Etude critique : à propos des ouvrages récents de M.Lacombe et M.Seignobos », *art. cit.*

⁴⁵ Simiand François, *Le salaire, l'évolution sociale et la monnaie...*, *op. cit.*, pp. 541-556.

⁴⁶ *Ibid.*, pp. 532-541.

mouvements de la masse monétaire que par les revendications salariales⁴⁷. Durant ses travaux « de jeunesse » comme ceux de sa « maturité », Simiand confronte cette posture critique aux classifications savantes erronées, indices d'une mauvaise compréhension de la nature de la science en général et de la science sociale en particulier. C'est ainsi qu'il s'attaque par exemple aux usages courants de la notion d' « économie sociale », qui se conçoit par opposition à l'économie « politique » au nom du fait qu'elle traiterait d'objets autres que les mécanismes usuellement conçus comme « économiques », ce que Simiand conteste vigoureusement : la bonne définition des termes du langage scientifique est une condition des progrès de la science, de même que la construction de systèmes de classification scientifiquement éprouvés⁴⁸.

Pierre Bourdieu dépasse cette posture à la fois rationaliste et critique en s'appuyant sur une hypothèse fondamentale de la sociologie de la connaissance scientifique : les « erreurs » scientifiques trouvent leur principe dans les obstacles sociaux à la connaissance⁴⁹. La *scholastic fallacy*, en particulier, découle de la position particulière du chercheur au sein de l'espace social⁵⁰ : coupé de la pratique réelle, celui-ci tend à confondre « modèle de la réalité » et « réalité du modèle » et à donner pour les principes de la pratique le résultat d'une reconstruction conceptuelle liée en fait à sa propre position hors du monde de la pratique. Les systèmes de classement utilisés par les chercheurs sont toujours susceptibles d'être contaminés par des classements sociaux qui leur préexistent : les catégories politiques, religieuses, celles du sens commun le plus ordinaire s'infiltrent dans le discours et les structures mentales du savant au point d'engendrer une sorte de « sens commun savant ou demi-savant » qui fonctionne comme un système d'impératifs intellectuels, d'autocensures ou de représentations préformées de la réalité étudiée. C'est notamment le cas d'un certains nombres de catégories économiques, comme celle de « marché », « mythe savant (...) jamais défini et jamais discuté », parce qu'il renvoie à des évidences concrètes⁵¹, ou encore des présupposés implicites de la théorie de l'action, « l'anthropologie imaginaire » de la « rational action theory »⁵² qui appuie la représentation d'un acteur isolé, calculateur, hédoniste sur une « épistémologie déductiviste », et une philosophie sociale « intellectualiste », « atomistique et discontinuiste » d'autant plus répandues qu'elle est socialement légitimée. C'est ici sans doute que l'héritage durkheimien s'exprime de la façon la plus nette dans les travaux de Pierre Bourdieu⁵³ et, en même temps, qu'il les dépasse en fournissant le principe d'une explication proprement sociologique des erreurs épistémologiques.

Plutôt que sur une posture normative, c'est donc sur la perméabilité des scientifiques au sens commun ordinaire et demi-savant que se fonde l'efficacité sociale de la théorie économique. En fait, la théorie économique néoclassique peut donner l'illusion de rendre compte des pratiques, parce que, objectivement orchestrées par les *habitus*, celles-ci tendent à des régularités que l'on peut aisément mais fictivement déduire d'un modèle simplifié de

⁴⁷ *Ibid.*, et, Simiand François, *Les fluctuations économiques à longue période et la crise mondiale*, Paris, Alcan, 1932.

⁴⁸ Simiand François, *Le salaire, l'évolution sociale et la monnaie...*, *op. cit.*

⁴⁹ Bourdieu Pierre, Chamboredon Jean-Claude, Passeron Jean-Claude, *Le métier de sociologue. Préalables épistémologiques*, Paris-La Haye, Mouton, 1968.

⁵⁰ Bourdieu Pierre, *Méditations pascaliennes*, Paris, Seuil, 1997 ; Bourdieu Pierre, *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*, Paris, Seuil, 1994.

⁵¹ Bourdieu Pierre, « Le champ économique *art. cit.*, p. 50.

⁵² *Ibid.*, p. 64.

⁵³ Simiand lui-même analyse cette philosophie de l'action de façon extrêmement critique, en lui déniait toute pertinence empirique (cf. *La méthode positive en science économique*, Paris, Alcan, 1912). Il laisse toutefois dans l'ombre les fondements sociaux de la force du modèle « individualiste » en économie.

l'action⁵⁴. C'est donc dans le travail empirique, et en particulier dans l'analyse des régularités statistiques construites par le chercheur selon une logique inspirée de celle de l'expérimentation que l'on peut départager les hypothèses causales les plus pertinentes, à condition de ne pas réifier l'instrument statistique et de ne pas s'en tenir à des « preuves » issues d'un usage techniciste des opérations d'enquête⁵⁵.

Une statistique réflexive et constructiviste

Dans sa démarche positive, la science sociale telle que la conçoivent Simiand et Halbwachs s'appuie principalement sur un *usage réflexif systématique de la statistique* entendue comme substitut à l'expérience dans le domaine des sciences historiques et sur l'intégration des exigences de la théorie, en particulier les exigences d'*explication causale*, issues des sciences de la nature, au cœur de la recherche empirique sur le monde social. Simiand et Halbwachs ont recours à de nombreuses données d'enquêtes sans pour autant céder à la naïveté empiriste qui consisterait à réduire la science à l'accumulation de données obtenues indépendamment de toute recherche proprement théorique et à l'application de techniques statistiques censées se substituer à la théorisation sociologique. « Le discrédit de la statistique tient à ce que souvent les statistiques ont été, en effet, fondées sur des mauvaises observations, ou plus souvent encore à ce qu'elles ont été mal lues, mal interprétées, sans une technique et une critique suffisantes, isolées du contexte, privées des restrictions ou des contreparties qui donnent à l'observation son sens véritable »⁵⁶. Au contraire, les sociologues critiques passent une partie de leur temps à déconstruire et à reconstruire les données d'enquêtes produites par d'autres pour leur donner sens dans le cadre d'une problématique théorique souvent étrangère à ceux-là même qui en ont effectué le recueil. « [Les données] ne seront point, dans la très grande majorité des cas, faites (au moins pour les constatations élémentaires) par d'autres économistes, et aux fins propres d'une recherche de science économique, mais par d'autres catégories de personnes et à d'autres fins »⁵⁷.

Les statistiques d'Etat fournissent un paradigme de ces données constituées non pas sans principe, mais en fonction de considérations pratiques et normatives qui sont largement hétérogènes à l'activité scientifique proprement dite, et résultent plutôt des conditions sociales dans lesquelles sont placés les agents de l'Etat. Loin de s'interdire de les utiliser, le sociologue doit en fait travailler à restituer toutes les étapes du travail de collecte des données, les questions que se pose le statisticien, les opérations qu'il juge légitime, etc., pour les intégrer au sein de son propre travail de construction des données. « Critique d'exactitude » et « critique d'aptitude » sont essentielles pour estimer la qualité des observations et leur pertinence eu égard aux questions auquel le chercheur tente de répondre. L'exemple des données sur les prix s'impose ici d'autant plus que Simiand lui a consacré un travail de « bénédictin » durant plusieurs décennies⁵⁸. Refusant l'usage d'indices synthétiques, critiquant les opérations usuelles d'addition menées pour « rendre lisibles » les données, Simiand vise en fait non pas tant la sophistication statistique que le fait même de ne pas rendre compte des données telles qu'elles sont recueillies et de prétendre gommer les conditions mêmes de ce recueil et de créer des artefacts qui ne font plus sens. Il consacre de longs développements, parfois jugés fastidieux par les lecteurs pressés d'en venir « aux faits », à restituer au contraire toutes les étapes de la préparation des données lorsqu'il s'agit d'en faire un usage proprement théorique et explicatif. Il privilégie les données temporelles

⁵⁴ Cf. Bourdieu Pierre, « Avenir de classe et causalité du probable », in *Revue française de sociologie*, vol. XV, n°1, Janvier-Mars 1974, pp. 3-42 ; Bourdieu Pierre, *Le sens pratique*, Paris, Minuit, (coll. Le sens commun), 1980.

⁵⁵ Bourdieu Pierre, Chamboredon Jean-Claude, Passeron Jean-Claude, *Le métier de sociologue...*, op. cit.

⁵⁶ Simiand François, *Le salaire, l'évolution sociale et la monnaie...*, op. cit.

⁵⁷ *Ibid.*

⁵⁸ *ibid.*

(les « constatations conjointes ») plutôt que les comparaisons dans l'espace (« constatations en coexistence »), car il est conscient que des données de mauvaise qualité mais de nature homogène sont préférables à des données fondamentalement hétérogènes pour dégager les véritables liaisons entre variables. Il recherche l'atteinte des phénomènes « se faisant », ce qu'il appelle la « phénoménoscopie effective », condition la plus proche en science sociale de la situation expérimentale, et qui consiste à s'approcher le plus d'une observation directe et continue des données.

Si Simiand se concentre à ce point sur la qualité et la nature des données recueillies, c'est qu'il a adopté, très tôt, une vision à la fois constructiviste et critique de l'opération statistique, qui interdit de faire abstraction de la valeur même des données censées fournir le socle des expérimentations sociologiques. C'est ainsi qu'il critique dès 1898 *Le Suicide* de Durkheim⁵⁹ précisément à cause de certaines limites qu'il a relevées dans l'adéquation entre les hypothèses et la qualité des données⁶⁰. Comme Durkheim, Simiand refuse de voir dans un coefficient de corrélation élevé entre deux variables une preuve de leur liaison causale effective dans la réalité sociale. La recherche du lien causal implique elle aussi un travail de construction qui ne se réduit pas à l'exhibition d'un coefficient de corrélation élevé. En fait, Simiand pense que l'antécédent le plus général et le plus proche d'un phénomène, qui en constitue au sens strict la « cause », doit émerger de la multiplication des expériences successives menées dans l'objectif d'établir ce lien à partir des données les plus sûres et les mieux établies conformément aux préceptes de la « phénoménoscopie effective ».

Dans ses travaux sur les budgets ouvriers⁶¹, Halbwachs fait preuve d'une combinaison de rigueur et d'inventivité dans l'interprétation de données qui font apparaître divers principes de variations entremêlés dans les dépenses des ouvriers. Il procède en plusieurs temps, en établissant d'abord qu'à revenu égal la répartition des dépenses diffère entre ouvriers et employés puis en étudiant les variations internes au groupe ouvrier, liées notamment aux revenus et à la taille de la famille. Ayant ainsi construit des profils de dépenses ouvriers spécifiques, il identifie à la fois une tendance générale à la surconsommation alimentaire et à la culture de rue, mais également des variations autour de ce style de vie dominant⁶². Dans des réflexions sur la statistique fortement inspirées de Simiand⁶³, Halbwachs remet en cause l'usage de la moyenne et la « loi des grands nombres » comme instruments d'étude de la réalité sociale. Celle-ci est le produit d'un équilibre instable entre forces qui se composent : ce sont les rapports de force sociaux qui fondent les régularités observées, les ouvriers, éloignés du foyer central des valeurs sociales, s'opposant aux catégories plus intégrées. Si l'on peut parler avec Christian Baudelot et Roger Establet, d'une « statistique de l'hétérogène », c'est qu'Halbwachs, comme Simiand, refuse de réduire les faits sociaux à des lois mathématiques simples posées *a priori* et considère que les conditions sociales du recueil des données interdisent d'appliquer de façon brutale le calcul des probabilités aux faits sociaux.

Durant sa « période algérienne »⁶⁴, puis dans les travaux de sociologie de l'éducation et de la culture menés au Centre de sociologie de l'éducation et de la culture/Centre de

⁵⁹ Durkheim Emile, *Le suicide. Etude de sociologie*, Paris, PUF (coll. Quadrige), 1991.

⁶⁰ Simiand François, « Compte rendu de E. Durkheim « Le suicide, études de sociologie », in *Etudes critiques* : L'Année sociologique, *Revue de métaphysique et de morale*, 1898, pp. 641-651 ; repris dans Simiand François, *Méthode historique et sciences sociales. Choix et présentation de Marina Cedronio, op. cit.*, pp. 85-86

⁶¹ Cf. Halbwachs Maurice, *La classe ouvrière et les niveaux de vie*, Paris, Alcan, 1912.

⁶² Baudelot Christian, Establet Roger, *Maurice Halbwachs. Consommation et société*, Paris, PUF, 1994, chap. 5.

⁶³ Halbwachs Maurice, *La théorie de l'homme moyen, essai sur Quételet et la statistique morale*, thèse de doctorat ès lettres, 1912.

⁶⁴ Cf. Bourdieu Pierre, *Algérie 60, structures économiques et structures temporelles*, Paris, Minuit, 1977.

sociologie européenne⁶⁵ (Bourdieu, 1979, Bourdieu, 1989), Pierre Bourdieu utilise, en plus des données qu'il recueille avec son équipe, par le biais de questionnaires, une multitude de données produites par l'appareil statistique officiel. Il dialogue d'ailleurs avec les statisticiens d'Etat, à l'ENSAE, où il enseigne, et à l'INSEE. Il introduit un questionnement radical sur les conditions de recueil, qui porte en particulier, dans les travaux sur l'Algérie, sur la notion de « chômage »⁶⁶. Pour comprendre certaines différences dans les taux de chômage observés dans l'Algérie coloniale, il faut en effet avoir à l'esprit le fait que la reconnaissance de la notion de « chômage » par un groupe ou un individu dépend du degré d'insertion de cet individu ou de ce groupe dans l'économie capitaliste. Pour autant, il serait absurde d'en conclure à l'inutilité de l'opération statistique : mais elle suppose, pour être efficace et pertinente, une analyse préalable des conditions sociales de sa réalisation et de la signification engagée dans les données produites⁶⁷. Le travail statistique est lui-même inscrit dans la réalité sociale. Les catégories utilisées sont plus ou moins cristallisées dans la réalité, plus ou moins mises en forme, et exercent aussi en retour un effet de légitimation (comme par exemple les catégories socio-professionnelles qui contribuent à l'existence des groupes⁶⁸) ou, au contraire, de contestation économique et sociale (par exemple dans le cas des données sur les « inégalités » souvent produites à des fins militantes ou politiques⁶⁹). Les statisticiens, les sociologues, les économistes sont des agents sociaux dotés d'intérêts propres, de pulsions, de catégories préconstruites : c'est en faisant l'analyse de ces obstacles à la connaissance qu'il sera possible de parvenir à une connaissance plus objective, car consciente des limites du savoir qu'elle produit. Ainsi, la construction statistique est une construction sociale et une sociologie réflexive doit prendre aussi pour objet le travail statistique, particulièrement dans les secteurs où il est constitué comme un enjeu : l'économie, mais aussi la justice, ou encore l'éducation.

Refusant la posture positiviste et instrumentale qui fait des méthodes économétriques les seules sources de validation empirique, Bourdieu participe au contraire au succès des méthodes d'analyse de données multidimensionnelles dans l'étude du système d'enseignement⁷⁰, mais aussi des marchés⁷¹, qui ne sacrifient pas la description des propriétés de structure à la recherche des « facteurs explicatifs », et refuse de réduire la recherche des liaisons statistiques à l'utilisation routinisée des tests d'indépendance. Il développe, à travers la construction de la notion d'espace social et de celle de champ, une conception géométrique et structurale de la réalité sociale très éloignée de la vision des ingénieurs du social, qui cherchent avant tout les moyens d'agir de l'extérieur sur une réalité et préforment leurs variables à des fins d'intervention politique ou économique.

La sociologie réflexive apparaît alors comme une pratique particulière de l'enquête, qui dépasse d'un même mouvement le positivisme (représenté dans les années 1960 en sociologie par les travaux de Lazarsfeld) et le théoricisme d'origine philosophique (tel qu'il s'exprime aujourd'hui chez des sociologues comme Giddens ou Luhmann). Il s'agit bien de construire un modèle de la réalité, mais sans sacrifier la logique pratique au profit de la

⁶⁵ Cf. Bourdieu Pierre, *La distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Minuit, (coll. Le sens commun), 1979 ; Bourdieu Pierre, *La Noblesse d'Etat. Grands corps et grandes écoles*, Paris, Minuit, (coll. Le sens commun), 1989.

⁶⁶ **« La construction statistique », in P.Champagne et al. *Initiation à la pratique sociologique*, Paris, Dunod, 1989.**

⁶⁷ ***Voir par exemple, Michel Gollac, Donner sens aux données, Paris, CEE, 1994.***

⁶⁸ Cf. Boltanski Luc, *Les cadres. La formation d'un groupe social*, Paris, Minuit, (coll. le sens commun), 1982, et, ***Alain Desrosières et Laurent Thévenot, Les catégories socio-professionnelles, Paris, La Découverte, 1988.***

⁶⁹ ***voir Darras, Le partage des bénéfices, Paris, Minuit, 1966.***

⁷⁰ Cf. Bourdieu Pierre, *La Noblesse d'Etat...*, op. cit.

⁷¹ ***Cf. P.Bourdieu, Les structures sociales de l'économie, Paris, Seuil, 2000.***

logique logique, en s'appuyant sur des expérimentations limitées et menées de façon critique, dans la perspective d'une explication et d'une prévision mais sans préjugé instrumentaliste. Face au couple « théorie économique mathématique/statistique officielle » qui structure aujourd'hui le champ de l'économie, il indique que la théorie économique peut aussi se construire dans et par l'enquête, à condition de faire de celle-ci une épreuve constante de la théorie du chercheur. Et, loin de s'être arrêté à une épistémologie et une méthodologie, l'économie sociologique ainsi conçue a d'ailleurs accumulé des hypothèses et des résultats qui contribuent à remettre en cause les postulats de la théorie néoclassique.

On retrouve donc chez Pierre Bourdieu un écho du projet « fondamentaliste » de Simiand (et Halbwachs) en matière de théorie économique sociologique, mais ce projet est entièrement repensé à la lumière de la sociologie de la connaissance et d'une socio-analyse de l'opération théorique et de l'opération statistique. Il s'agit de reconstruire les fondements d'une théorie économique sans tenir pour négligeable tout ce qui a été produit sous ce nom, bien au contraire, mais en donnant à la recherche théorique une autre orientation pratique, qui l'associe en particulier à la construction statistique et, plus encore, à la conscience réflexive des opérations indissociablement scientifiques et sociales de toute nature que le chercheur est conduit à faire.